

Anita Izcovich

D'une génération à l'autre : jouissance et filiation

Ma question de départ porte sur la cause du symptôme qui ramène inéluctablement chaque sujet, au cours de son analyse, à interroger ce qui se transmet d'une génération à l'autre.

Si on se réfère aux *Complexes familiaux* de 1938, c'est la dialectique du complexe familial qui permet de saisir ce qui, dans une génération, inscrit sa marque dans la suivante. Ce qui sera plus tard formulé par Lacan comme le réel est déjà évoqué dans ce texte en termes de prématuration, ou encore dans ce qu'il appelle « l'épreuve au choc du réel ¹ », la discordance entre les pulsions et les fonctions, que ce soit dans le complexe de sevrage, le complexe d'intrusion ou le complexe d'Œdipe. Dans ce dernier, le réel se manifeste sous la forme de la poussée des pulsions génitales. Lacan introduit là encore la notion de prématuration, puisqu'il parle de puberté psychologique prématurée par rapport à la puberté physiologique. Le sujet n'a pas de réponse à la sexualité qui se manifeste sous la forme des pulsions et il se structure avec ce qui lui échappe. C'est le manque qui le structure aussi, à travers la frustration, quand le tiers objet fait obstacle à la satisfaction avec le parent de même sexe, en l'introduisant à la dialectique du désir et de la loi. Le sujet se constitue à partir des « convergences réelles entre les causes hétérogènes ² ». C'est-à-dire que le sujet réunit, dans le sens mathématique du terme convergence, il inscrit dans une série, qui est un nombre fini, les causes qui sont, elles, disparates, hors finitude, qui correspondent à ce que Lacan nomme « l'inconnu de la préhistoire ³ ». C'est donc bien l'inconscient méconnu qui va se transmettre, de génération en

1. J. Lacan, *Les Complexes familiaux*, Paris, Navarin, 1984, p. 22.

2. *Ibidem*, p. 13.

3. *Ibid.*, p. 14.

génération, et le sujet va trouver ce que Lacan appelle sa « formule personnelle dans une typicité de la structure familiale ⁴ ».

Un autre point en rapport avec ce qui se transmet concerne la fonction paternelle, quand Lacan évoque la grande névrose contemporaine, dont il désigne la détermination principale dans la personnalité du père qu'il dit toujours « carente, absente, humiliée, divisée ou postiche ⁵ ».

Il faut d'ailleurs reconnaître que Lacan avait une intuition de notre névrose contemporaine du XXI^e siècle, qui se débat dans les questions de monoparentalité, et précisément son caractère postiche, c'est-à-dire cette parentalité qui remplace artificiellement quelque chose de naturel, et à travers laquelle, dans la clinique, on tente de saisir les fonctions maternelle et paternelle.

On voit donc bien dans *Les Complexes familiaux* comment la transmission entre les générations est saisie à travers quelque chose qui s'inscrit dans une typicité de la structure, mais qu'elle trouve son fondement sur ce que Lacan nommera ensuite le réel.

Je me référerai à présent au *Séminaire XI*, de 1964, parce que je trouve que la dimension réelle de la fonction paternelle y est très explicite, notamment à partir de l'exemple du rêve que Freud rapporte dans *L'Interprétation des rêves* : « Ne vois-tu pas, père, que je brûle ⁶ ? » Il s'agit, comme vous le savez, d'un père qui, après la mort de son enfant qu'il a veillé jour et nuit durant sa maladie, alors que lui-même s'est assoupi dans la chambre à côté, rêve que l'enfant lui murmure d'un ton plein de reproche : « Ne vois-tu pas, père, que je brûle ? » Le père s'éveille alors, trouve endormi le vieillard chargé de la veille de son fils et voit que le bras du cadavre a été brûlé par un cierge tombé. Freud s'appuie sur ce rêve pour dire qu'il s'agit bien d'un accomplissement de désir, dans la mesure où le rêve satisfait le désir de montrer l'enfant mort comme s'il était vivant, mais qu'il a aussi un rapport avec l'angoisse à l'œuvre dans le cauchemar. Lacan accentue la dimension de « réalité manquée » qui a causé la mort de l'enfant, une réalité qui ne peut se faire qu'à se répéter indéfiniment.

4. *Ibid.*, p. 102.

5. *Ibid.*, p. 73.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 35.

L'enfant brûle, justement, du poids des péchés du père, les mots perpétuant peut-être le remords du père.

C'est donc cette dimension de rencontre toujours manquée entre un père et son enfant qui illustre le réel de la transmission entre les générations et qui est un point de structure dans la fonction paternelle. Le désir ne se présente que de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet. Lacan note bien que ce qui détermine l'éveil du rêve, c'est l'angoisse, à savoir le plus intime de la relation du père au fils, non pas seulement dans cette mort, mais aussi dans ce qu'elle est au-delà, dans son sens de destinée.

L'enfant se structure autour de cette rencontre manquée avec son père. En effet, pour tout enfant, la formule « Ne vois-tu pas, père, que je brûle ? » est opérante dans sa structure. On pourrait le dire autrement : « Père, ne vois-tu pas l'impossible à atteindre mon désir ? » C'est ça, finalement, le heurt du réel. Sous-entendu : « Aide-moi à l'atteindre », sachant que la réponse du père ne comblera jamais la demande de l'enfant. La structure du sujet, ce qui se transmet d'une génération à l'autre, est fondée sur ce réel. Je pense à une anecdote qui m'a été relatée : un enfant, petit, demandait à son père de lui promettre que son équipe préférée gagnât ; si ce n'était pas le cas, il éclatait en sanglot en reprochant à son père de ne pas avoir pu assurer la victoire de son équipe. Ou le cas d'un père, âgé, en soins intensifs suite à une opération, qui n'avait cessé de demander à sa femme qui était auprès de lui son chéquier pour faire un chèque à son fils alors qu'il n'y avait, sur un plan pratique, aucune nécessité. Il s'agit là du père qui tente de pallier l'impossible en supposant une demande au fils. Dans les deux exemples, il y a la dimension, propre à la structure, de rencontre toujours manquée entre le père et le fils, entre la demande du fils et la réponse du père.

C'est ce point de réel dans la transmission d'une génération à l'autre que je voudrais interroger, en prenant appui sur deux cas cliniques, dans lesquels la problématique s'articule dans une typicité qui est celle du mensonge.

Le premier cas est celui d'un garçon de 7 ans, qui vient me voir pour une inhibition scolaire. Depuis un certain temps, il vole ce qui est pour lui des objets précieux, des stylos, des cartes, à ses camarades, et il nie si on l'interroge ensuite. Il articule alors dans son

analyse qu'il fait comme son père qui, lui aussi, mentait et cachait même un secret. De quoi s'agissait-il ?

Le père du petit garçon a été élevé par ses grands-parents maternels ; il voyait épisodiquement son père qui a un jour disparu quand il avait 7 ans, sans lui laisser de nouvelles. À l'âge de 13 ans, il a été repris par sa mère qui s'était remariée, et il a alors été élevé par son beau-père et sa mère, qu'il ne voyait que le week-end puisqu'il était placé en pension durant la semaine. La question cruciale de ce père, c'est qu'il ne pourrait jamais dire à son fils qu'il a été abandonné par son père géniteur. Le secret du père face à son fils concerne donc l'origine du grand-père de celui-ci, et le mensonge cache le fait que lui-même, le père, a été un enfant abandonné par son propre père. Finalement, ce qui viendra au jour dans ce travail analytique, c'est que le père répétait, auprès de son fils, l'absence de son propre père.

Au départ, le petit garçon me parlait de son père comme de quelqu'un qui adorait le faire rire, lui apprendre des tours de magie. Dans ses dessins, il y avait souvent deux animaux complices qui se promenaient dans le désert. C'était le désert du père absent symboliquement, et, du coup, le père et le fils étaient identiques, complices. Et c'était cela la valeur magique du mensonge paternel : faire croire à son fils qu'ils étaient deux fils, à la quête d'un père qui donnerait tout, pour une jouissance magique, qui fasse rire et toujours plaisir. Le père le formulait ainsi : sa façon d'être père, c'était de se mettre à la place de son fils et de s'imaginer quel type de père lui conviendrait. Le père volait donc la place de son fils, pour tout obtenir d'un père imaginaire. C'est de la même manière que le petit garçon volait des objets précieux à ses petits amis, dans une identification au père.

Ce qui s'était transmis de père en fils, c'était bien une figure du père de la horde primitive, qui jouit en tuant ses fils, qui est d'ailleurs une figure du père abandonnique, et dont la conséquence est le meurtre du père par le fils. C'est un point qui apparaissait dans les dessins de l'enfant, avec un soleil qui dévore les rois des pays pour être le seul à gouverner le monde. Finalement, les trois rois se défendent, tuent et jettent le roi soleil à la poubelle.

Quant au secret concernant son grand-père paternel, le garçon l'a levé à partir d'un arbre généalogique qu'il avait dessiné, posant la

question du nom des deux oncles de sa mère installés à l'étranger et qu'il ne voyait jamais. Il ajouta qu'il ne fallait pas confondre ceux qui étaient vivants et qu'il ne connaissait pas, et ceux qui étaient morts et qu'il avait connus, comme ses deux grands-pères, maternel et paternel. Il montre alors son dessin à son père, qui lui formule qu'il y a encore une autre personne qu'il ne connaît pas, à savoir son autre grand-père, qui est son propre père qui l'a abandonné quand il avait 7 ans.

Suite à cela, le petit analysant se situe lui-même en tant que détenteur du phallus : il m'évoque des activités comme le tir à l'arc ou l'escrime, ajoutant qu'il joue au policier avec sa sœur qui lui vole de l'argent en la mettant en prison. Il articule alors que c'est comme cela que les hommes doivent faire respecter la loi, tout en déplorant que ce soit non pas son père qui le fasse à la maison, mais sa mère. Il développe alors la revendication phallique de sa mère qui commande et fait des reproches à son père, notamment concernant ses ronflements la nuit, ce à quoi il ajoute : « Il a le droit de ronfler la nuit, il fait ce qu'il veut, et moi aussi plus tard je ferai comme mon père, je ronflerai avec ma fiancée. »

L'enfant est donc passé du vol des objets précieux concernant la jouissance du père d'exception, qui préservait l'idéal d'une présence du père cachant sa plus grande absence, au vol du phallus que les filles prennent aux garçons, que la mère prend au père. Il réhabilite donc le pouvoir phallique de son père sous le sceau du respect. C'est ensuite qu'il a pu mettre en scène sa crainte de la castration dans des scènes œdipiennes, à travers ses dessins.

Nous en sommes là pour l'instant, et on peut dire que l'analyse a permis à cet enfant, dont la passivité l'empêchait de dire à son père de quel désir il brûlait, de lui formuler sa question sous la forme suivante : « Père, ne vois-tu pas que je brûle de savoir le secret de la rencontre à jamais manquée entre un père et son fils ? » C'est une question qui a traversé deux générations, du père au fils, dans l'espace déployé entre les trois rois de son dessin, le grand-père, le père et le fils. Si le petit analysant a tout d'abord élaboré, à partir du mensonge, le tout de la jouissance du père imaginaire, il a pu ensuite inscrire la jouissance de la mère dans les rets du phallus et de la loi du père, pour y situer sa castration. Il lui reste encore à poursuivre ses identifications au père symbolique.

J'évoquerai à présent le cas d'une fillette de 9 ans qui est venue me voir précisément pour la raison que, depuis son plus jeune âge, elle cache ses mauvaises notes, et pour un mensonge qui a déclenché la prise de rendez-vous après avoir inquiété ses parents : elle n'avait pas attendu sa mère comme d'habitude à la sortie de l'école et était rentrée seule en métro, pour ne pas avouer une mauvaise note. La fille ajoute alors qu'elle pensait, depuis un moment, à son père biologique, en articulant que c'était sa mère qui avait congédié son père quand elle était enceinte, et, en disparaissant de l'école, elle voulait que sa mère ressentît la perte d'un être cher. Sa mère perdrait sa fille comme elle-même, la fille, avait perdu son père.

Les faits lui avaient pourtant été rapportés, à savoir que c'était bien son père qui, alors qu'il était marié par ailleurs, lorsqu'il apprit que cette femme, dans sa relation extraconjugale, était enceinte, interrompit la relation en disant qu'il désirait rester avec sa première femme et qu'il ne reconnaîtrait pas l'enfant.

La fille, qui avait pris connaissance de cela, l'avait donc refoulé, et, au lieu d'attribuer une faute, « une mauvaise note », à son père en reconnaissant qu'il avait quitté sa mère, elle la cachait, en l'attribuant à sa mère.

On retombe là sur la fonction du mensonge de l'enfant dégagée par Freud dans son article de 1913⁷ : c'était un mensonge qui préservait le sentiment amoureux œdipien de cette petite fille. En rejetant la faute de la séparation de ses parents sur sa mère, son père biologique n'avait pas fait de faute, et elle pouvait l'aimer. C'était soutenir le père en annulant son défaut pour maintenir son image idéale et son amour incestueux.

C'est en se mesurant à ce « mensonge » que la petite analysante est alors tombée sur la vérité de son savoir inconscient, et elle a pu poursuivre dans son élaboration ce qu'elle appelait la double faute de son père biologique : il a d'abord trompé sa première femme avec sa mère, et ensuite il n'est pas resté avec elle tout en lui ayant fait un enfant.

Elle décline alors son identification au père selon deux modes : d'une part en rapport avec son père biologique, en articulant qu'à tra-

7. S. Freud, « Deux mensonges d'enfant », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 183-187.

vers ses mensonges elle lui est fidèle, elle peut l'aimer en faisant comme lui ; d'autre part en rapport avec celui qu'elle considère comme son père. En effet, sa mère, qui l'a élevée seule jusqu'à l'âge de 4 ans, s'est ensuite mariée avec un homme qui l'a reconnue et l'a élevée. Les mensonges s'articulent donc aussi en rapport avec ce père dont elle a imité la signature pour signer ce qu'elle appelle « sa mauvaise conduite » en classe. Elle avait caché cela tout en le montrant, en donnant des signes pour que son père s'en aperçût, par identification au père qui, une fois, accusé par sa femme d'avoir acheté une somme importante de DVD, avait nié l'avoir fait alors qu'ils dépassaient de sa poche. Son père lui était apparu comme ridiculisé, mis en défaut, par sa mère.

Mais ce que cette fille cherchait à déjouer encore chez son père, c'était un autre type de mensonge. Ce père avait pris son rôle à cœur, de façon extrême, sans doute dans un certain artifice. Cet homme avait des passions, et parmi elles celle d'être le meilleur des pères pour sa fille. Il était totalement présent auprès d'elle, tout sauf un père carent. Et c'était cet excès de père, cet artifice, qui est après tout un type de mensonge, que la fille tentait de déjouer à travers ses propres mensonges.

Mais, au-delà de l'élaboration du père de la loi, la petite analysante a articulé son rapport à la loi féroce de la mère. Il s'avère que « sa mauvaise conduite », elle la mettait en rapport avec l'horreur du passé de la mère, au fait qu'elle avait été maltraitée dans son enfance, frappée par sa propre mère et non défendue par son père. La mère disait qu'elle-même avait eu des accès de violence à l'égard de sa fille quand elle l'élevait seule, accès qui se s'étaient calmés quand elle s'était mariée. Elle a donc pu déjouer la répétition de son histoire en trouvant un homme qui apaise sa violence, un père qui défende sa fille. Sauf qu'elle tombait sur un problème, dans cet idéal qui corrigait son histoire : elle restait avec son mari parce qu'elle avait trouvé un père à sa fille, mais au fond elle ne pouvait le supporter, dans une dimension de répétition de sa propre enfance : elle se sentait peu considérée par son mari comme par ses parents. Et le rejet de son mari, elle disait le cacher à sa fille pour que celle-ci ait un père.

La petite analysante est arrivée à pointer le parallèle entre deux points : alors qu'elle cachait ce qu'elle appelait sa mauvaise

conduite, sa mère cachait la sienne relative à son passé en demandant à sa fille la perfection. C'était un commandement surmoïque féroce et mortifère de la part de la mère : « Ne vis pas la même horreur que moi, ma fille », ou encore : « Jouis de cette horreur en la cachant comme je l'ai fait moi-même. »

J'en viens là à une citation de Freud : les parents « sont exigeants dans l'éducation de l'enfant [...], ils sont satisfaits de s'identifier à leurs propres parents. [...] C'est ainsi que le surmoi de l'enfant ne s'édifie pas, en fait, d'après le modèle des parents mais d'après le surmoi parental ; il se remplit du même contenu, il devient porteur de la tradition, de toutes les valeurs à l'épreuve du temps qui se sont perpétuées de cette manière de génération en génération ⁸ ».

Et si on énonce cela en termes lacaniens, on voit bien comment derrière ces mensonges se cachait la « vérité sœur de jouissance », sœur de la jouissance interdite avec le père – c'est ce qui est apparu en premier –, mais aussi sœur de la jouissance ruineuse du masochisme de la mère.

La petite analysante a alors abordé cette jouissance à travers sa position sexuée. Dans ses rêves, est apparue tout d'abord une angoisse de castration : elle était étranglée, châtrée par sa mère en colère. Puis, dans ses rêves toujours et dans ses relations avec ses camarades, elle a pu élaborer son identification masculine, apparentée précisément au mensonge. Dans un rêve, elle joue un match de football dans la cour de récréation. Elle marque un but, et les garçons mentent en disant que ce sont eux qui l'ont marqué. Sa mère ne la soutient pas et dit à la directrice de l'école que c'est sa fille qui a menti. On voit bien ici la valeur phallique du mensonge : alors que la fillette se définit elle-même comme un garçon manqué, le rêve révèle sa position qui est de mentir comme un garçon, c'est-à-dire dans une identification masculine. Ensuite, confrontée au père châtré par la mère, elle s'est construite en soutenant son père dans son défaut. Elle en est là pour l'instant dans son travail analytique.

En conclusion, qu'est-ce qui finalement se transmet d'une génération à l'autre ? On voit bien, à partir de ces deux exemples cli-

8. S. Freud, chapitre « La décomposition de la personnalité psychique », dans *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio Essais, 1984, p. 93.

niques, que la transmission est de l'ordre de l'inconscient, de ce qui échappe, que ce soit en termes de prématuration ou d'impossible, d'une rencontre à jamais manquée entre le désir du sujet et celui des parents. Il s'agit d'une transmission qui se traduit en termes signifiants, dans une typicité de structure familiale. À partir de là, l'enfant va constituer son roman familial qui portera la marque de ce qui est passé de génération en génération. Il construit alors sa destinée sur le mode du manque qui marque le désir de la mère – je me réfère là aux formulations de Lacan dans « Note pour l'enfant » en 1969 – et sur le mode selon lequel le père permet que son nom soit le vecteur d'une incarnation de la loi dans le désir, comme on a pu le voir dans les deux cas d'enfants. C'est en saisissant le désir sexué des parents, leur rapport à la jouissance, que le sujet peut inscrire les coordonnées de sa filiation en termes de position sexuée. Reste encore à préciser dans le travail analytique à venir dans ces deux cas ce qui pourra encore faire point d'arrêt dans la répétition entre les générations ; et là encore il y a de l'indécidable.